

Objets de peu, objets de prou

Nélia Dias

“**V**IEILLERIES CASSÉES, déchirées, mitées, éraflées, recollées, sans étiquettes, souvent sans dates, dont l'utilité même était pour certaines oubliée, et qui n'avaient de prix qu'extraites de leur boutique ambulante et aveugle. Renschaff les disposait en tas sur les places de marché invitant chacun à “broc fouiller”, sans intermédiaire et sans retenue, ainsi qu'on le ferait dans un grenier – sorte de *reliquaire*, m'inventai-je – qu'encore et toujours l'ethnographe et le muséographe que je suis devenu, aime retrouver et respirer» (Jamin 2018 : 287).

Dans le dernier chapitre intitulé « Reliquaire ou comment devient-on ethnographe ? » de son livre *Littérature et anthropologie* (2018), Jean Jamin a consacré plusieurs pages à la figure du brocanteur Alfred Renschaff qui, à bord de sa camionnette, arpentait dans les Ardennes, les foires, les marchés et les salles de ventes à la recherche de « choses du passé ».

Le nom de Renschaff et le terme « reliquaire » étaient déjà présents dans un texte publié, en 2002, dans le catalogue de l'exposition *Le Musée cannibale* qui s'est tenue au musée d'Ethnographie de Neuchâtel (Jamin 2002). Mais, en le reprenant seize ans plus tard pour le réviser et en y ajoutant un sous-titre, Jean Jamin a voulu expliciter l'origine de sa vocation d'ethnologue avec les souvenirs d'enfance et d'adolescence qui y étaient rattachés (2018 : 287). Le point commun entre les greniers et les réserves de musée résidait dans la manipulation qu'impliquent ces deux types de dépôts de « choses du passé ». Comme l'avait relevé Jacques Hainard¹ avec justesse, « la muséographie contribue à la manipulation au sens précis du terme, prendre précautionneusement avec ses mains » (1984 : 183) les objets, les placer ensuite

1. Conservateur, directeur du musée d'Ethnographie de Neuchâtel, Jacques Hainard a organisé de nombreuses expositions dont quelques-unes avec la collaboration de Jean Jamin.

dans des vitrines pour mettre en relief leur sens et leur contexte, démarches qui renvoient à autant de « manipulations fonctionnelles et symboliques » (*Ibid.* : 188). De plus, à l'instar des objets entreposés dans les greniers, ceux conservés dans les musées d'ethnographie sont, pour la plupart, des objets « usuels, quotidiens, pour ainsi dire quelconques » (Hollier & Jamin 2017 : 24), bref, des « objets de peu » (Jamin 2004 : 7).

Dans les sous-sols du Musée de l'Homme

C'est au Département d'Afrique noire du Musée de l'Homme, situé dans les sous-sols de cette institution, qu'en mars 1977 Jean Jamin fit la connaissance de Michel Leiris dont le bureau se trouvait à côté de la salle du Département (Armel 1992 : 19). Quelques années plus tard, plus précisément en décembre 1982, la découverte des archives du musée d'Ethnographie du Trocadéro dans des « circonstances rocambolesques », à savoir grâce « à une fuite des toilettes du rez-de-chaussée du Musée de l'Homme dont les eaux bien peu claires s'étaient déversées dans les sous-sols » (Bondaz, Keck & Jamin 2016 : 221), conduisit cet ethnographe-muséographe vers les sentiers de l'histoire et des archives de l'anthropologie française². Que la rupture d'une conduite d'évacuation de w.c. ait permis de mettre au jour des dossiers et des liasses de papiers relatifs à l'histoire du musée ne manque pas de piquant, surtout si l'on songe à la portée de cette découverte pour l'histoire de l'anthropologie et de la muséologie ethnographique en France.

Rétrospectivement, force est de constater l'extraordinaire capacité de Jean Jamin à organiser la recherche en histoire de l'anthropologie. Il y eut, tout d'abord, la mise en place du « Groupe de recherches et d'analyses documentaires sur l'histoire et les variations de l'anthropologie » (Gradhiva) et d'un séminaire intitulé « Recherches en épistémologie et histoire du savoir ethnographique » en 1984-1985. Vinrent ensuite la création, en mars 1985, du Département d'archives de l'ethnologie au Laboratoire d'ethnologie du Musée de l'Homme³, puis la fondation, en 1986, de *Gradhiva. Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, et, enfin, le lancement d'une Recherche coopérative sur programme (RCP n° 847) sur l'histoire et l'épistémologie du savoir ethnographique, transformée plus tard en Groupe de recherche (GDR) au CNRS (Bondaz, Keck & Jamin 2016 : 211).

2. J'ai rencontré Jean Jamin en 1982. Je préparais alors une thèse sous la direction de l'historien Pierre Nora, lequel m'avait mise en relation avec Michel Leiris. Ce dernier m'avait recommandée auprès de Jean Jamin ; c'est grâce à sa découverte inopinée des archives que j'ai pu mener une recherche doctorale sur l'histoire du musée d'Ethnographie du Trocadéro, ancêtre du Musée de l'Homme.

3. Cf. les annonces de séminaire rédigées par Jean Jamin dans la rubrique « Informations » de la revue *Gradhiva*, 1986, 1 : 30 (https://www.persee.fr/doc/gradh_0764-8928_1986_num_1_1_1563).

Organisées depuis le Musée de l'Homme, toutes ces activités étroitement liées dans le domaine de la recherche et de la diffusion du savoir anthropologique renouaient avec la tradition institutionnelle et intellectuelle de cette institution.

Le premier séminaire « Objets, textes, images » (1984-1985) portait sur les « signes matériels du savoir ethnologique : les objets et collections ethnographiques, les supports textuels et iconographiques » ; le second (1985-1986) était consacré à « l'histoire de la relation ethnographique entendue à la fois comme rapport à l'objet et comme narration de ce rapport »⁴. Les résumés étaient publiés dans la revue *Gradhiva* qui, par ailleurs, présentait aussi bien des archives récemment découvertes (projet d'un musée des provinces de France, lettres de Georges Henri Rivière à Paul Rivet...) ⁵ que des textes peu connus et/ou inédits d'anthropologues, dans la section « Documents et matériaux ». *Gradhiva* accordait en outre une place importante aux archives visuelles. Puisées dans le fonds de la photothèque du Musée de l'Homme, les photographies (de missions sur le terrain, d'objets et des salles du Musée de l'Homme) étaient en constant dialogue avec le texte, servant parfois de préambule ou de conclusion aux articles, insérées le plus souvent sous forme de pirouettes. La publication conjointe d'articles, de photographies et autres pièces d'archives constituait ce que Jean Jamin avait défini comme le « credo » de la revue : « Donner à voir, faire entendre, et ne jamais laisser l'œil et l'esprit en repos, tel aurait pu être le credo de Jacques Hainard, tel aussi aura été, à sa suite, celui de *Gradhiva* » (Bondaz, Keck & Jamin 2016 : 212). Parallèlement, une collection « Les Cahiers de *Gradhiva* », destinée à la réédition d'ouvrages dits « classiques » de l'histoire de l'anthropologie française, avait été créée, en 1988, chez l'éditeur Jean-Michel Place. Toutes ces initiatives, menées en un temps très court, témoignent d'un remarquable talent d'organisation ; elles sont aussi et surtout révélatrices du plaisir de la recherche, de la passion pour les archives et de la générosité intellectuelle de Jean Jamin.

Des origines à l'histoire

Le terme « origines » est assez souvent employé par Jean Jamin dans les titres de ses articles, que ce soit au sujet du projet anthropologique de la Société des Observateurs de l'homme (Copans & Jamin 1978), de la fondation du Musée de l'Homme (1984), ou bien de l'émergence de

4. Cf. les annonces de séminaires..., *op. cit.* : 30.

5. Cf. Armand Landrin, « Projet pour un musée des provinces de France (1889) », *Gradhiva*, 1987, 3 : 40-43 (https://www.persee.fr/doc/gradh_0764-8928_1987_num_3_1_1061) ; Georges Henri Rivière, « Lettres de Georges Henri Rivière à Paul Rivet (1929-1944) », *Gradhiva*, 1986, 1 : 22-27 (https://www.persee.fr/doc/gradh_0764-8928_1986_num_1_1_979).

l'anthropologie (Dias & Jamin 1991). Il n'avait pas échappé à Jean Jamin, toujours si attentif au choix des mots et à la précision de l'écriture, que le substantif « origines » possède un double sens : l'ascendance, d'une part, qui fait référence à la généalogie épistémologique de la discipline⁶ ; la fondation, d'autre part, qui invite à s'interroger sur les fondements du savoir anthropologique.

En soulignant la façon dont les travaux de la Société des Observateurs de l'homme avaient été oubliés, voire négligés, dans la tradition anthropologique française (1979b : 318), Jean Jamin avait relevé avec justesse ce qui pouvait paraître paradoxal, à savoir que les membres de cette Société « [avaient occupé] une place de précurseurs, même s'ils n'eurent pas de successeurs » (*Ibid.* : 313). Cet « oubli des origines » serait dû à la place accordée aux théories au détriment des pratiques sociales et scientifiques, notamment les pratiques de l'enquête et les conditions de l'observation (*Ibid.* : 316, 1982b). Jean Jamin n'a eu de cesse de mettre en relief, aussi bien l'importance des pratiques empiriques et des enquêtes de terrain dans la fondation de la discipline, ce dont témoignent ses nombreux travaux sur la mission Dakar-Djibouti (1982a, 1984, 1985, 1986 et 2014), que le rôle des musées ethnographiques dans le développement et l'institutionnalisation de l'anthropologie. Ainsi est-ce du côté des musées d'ethnographie qu'il fallait chercher selon lui les origines de l'anthropologie, dans la mesure où ces institutions avaient pu constituer « une base didactique, méthodologique, voire épistémologique » à ce savoir (1998 : 66). Par conséquent, faire l'histoire de l'anthropologie impliquait non seulement de prendre en compte la dimension « publique, visible et visitée » intrinsèque aux musées d'ethnographie (1989b : 110), mais aussi de mettre en relation les conceptualisations théoriques de la discipline avec ses formes de réception sociale et les modes d'organisation du savoir.

Au cœur du Musée de l'Homme, Jean Jamin s'était lancé dans l'étude des origines de ce « musée laboratoire », recherchant à la fois les filiations conceptuelles (les traditions naturaliste et philosophique), les pratiques épistémiques (les enquêtes sur le terrain), les méthodes de collecte des objets et les modalités de présentation et de mise en scène des collections dans les salles d'exposition (1982a, 1984, 1986, 1989a et b, 2014)⁷. Si l'histoire du musée ethnographique était inséparable de l'histoire de l'anthropologie, cette dernière n'était intelligible qu'à la lumière des débats et controverses en histoire des sciences.

6. La première édition des *Mémoires de la Société des Observateurs de l'homme* comportait d'ailleurs le sous-titre *De la filiation déviée à l'oubli des origines*, sous-titre qui a été supprimé dans l'édition de 1994.

7. Cf. aussi les annonces de séminaires..., *op. cit.* : 30.

Les histoires de l'anthropologie et l'histoire des musées

17

Il convient de rappeler que la réflexion sur l'histoire de l'anthropologie s'est développée en France dans les années 1980, d'une part, grâce à l'atelier « Histoire de l'anthropologie » qui s'est tenu dans le cadre du Colloque international du CNRS organisé en 1981 par l'Association française des anthropologues (AFA), colloque qui a donné lieu à deux publications (Rupp-Eisenreich & Menget 1983 ; Rupp-Eisenreich 1984) ; d'autre part, au sein du « Groupe de recherche sur l'histoire de l'anthropologie » animé par Britta Rupp-Eisenreich et du séminaire « Questions d'histoire de l'anthropologie » inauguré, en 1983, à l'École des hautes études en sciences sociales. Privilégiant la spécificité du domaine germanique, ce séminaire poursuivait l'étude, dans une perspective comparatiste, d'un corpus de textes allant du XVI^e au XIX^e siècle. Peu de temps après, le Département des sciences de l'homme et de la société du CNRS organisa, en 1986, le Colloque de définition sur l'histoire des sciences sociales et humaines à l'issue duquel fut créée la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme (SFHSH). L'objectif était de traiter de la spécificité de l'histoire des sciences de l'homme par rapport à l'histoire des sciences. En cela, ce colloque s'inscrivait dans les débats théoriques et méthodologiques ouverts par les historiens des sciences de langue anglaise sur l'émergence et le statut épistémique de l'histoire de l'anthropologie : était-elle une subdivision de l'anthropologie ou un domaine spécifique de la recherche historique ? Autrement dit, l'histoire de l'anthropologie était-elle appelée à devenir une histoire de la discipline ou bien une composante de l'histoire des sciences de l'homme ? C'est dans ce contexte intellectuel qu'il faut resituer l'article de Jean Jamin au titre incisif « L'histoire de l'ethnologie est-elle une histoire comme les autres ? » (1988). D'emblée, Jean Jamin posait la question de savoir dans quelle mesure les notions, concepts et approches en histoire des sciences (science normale, obstacle épistémologique, perspectives internaliste et externaliste, présentisme et historicisme) étaient susceptibles d'être transposés dans le domaine de l'histoire de l'ethnologie. Fin connaisseur des travaux en histoire et en philosophie des sciences, Jean Jamin passait en revue les limites et les apories des approches présentiste et historiciste, pour s'attarder sur la critique, longue et détaillée, de ces dernières. Si la perspective historiciste, avec l'accent qu'elle mettait sur « l'étude des déterminations sociales, institutionnelles politiques et culturelles de la production et reproduction du savoir anthropologique » (*Ibid.* : 481), pouvait revêtir une valeur heuristique, Jean Jamin remettait néanmoins en cause le degré et le type de cette détermination (*Ibid.* : 482). De même, il s'interrogeait « sur le sens de cette détermination », soulignant la nécessaire distinction,

empruntée au philosophe des sciences Gilles-Gaston Granger, entre détermination et déterminisme (*Ibid.*). Aucune réflexion sur les conditions de possibilité d'une histoire de l'anthropologie ne pouvait faire abstraction du statut (scientifique ou idéologique) de la discipline et des successives transformations de son objet de connaissance. Revenir sur les débuts de l'anthropologie pour pouvoir en faire son histoire impliquait de reconnaître l'existence d'une autonomie épistémologique – un champ, un objet d'investigation, une méthode –, condition qui, dans le contexte français, n'a été remplie qu'à partir des années 1950 (Jamin 1991 : 292). Conséquemment, et comme le notait Jean Jamin : « Ce n'est plus l'histoire de l'ethnologie qui se pense au pluriel mais l'ethnologie elle-même » (1988 : 479). Si l'histoire de l'ethnologie en France n'était pas « une histoire comme les autres », c'était en raison du pluralisme des approches au sein de la discipline (dû en grande partie au découpage en aires culturelles) et des « filiations sans cesse recherchées et déclinées » (*Ibid.* : 472).

Le risque d'une « vision en quelque sorte hagiographique et commémorative » (*Ibid.* : 470), sous-jacent à toute démarche historique, était d'autant plus fort qu'il concernait l'anthropologie française. Le rôle des individualités et le « processus de reconversion d'individus empiriques en héros épistémiques » (*Ibid.*) avaient contribué à identifier l'histoire de l'anthropologie française plus à des « familles de pensée » qu'à des écoles théoriques (1991 : 290). Cette « absence d'identité doctrinale » (*Ibid.* : 289) qui aurait caractérisé l'anthropologie française s'expliquerait par les cadres intellectuels et institutionnels – naturaliste et philosophique – à l'intérieur desquels elle s'était développée. Ces deux courants distincts et radicalement opposés, finirent, en quelque sorte, par fusionner dans la création de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris, en 1925. Les fluctuations terminologiques – ethnologie ou anthropologie – et le flottement concernant tant l'objet d'investigation que les méthodes résulteraient en grande partie de ce double héritage intellectuel.

Jean Jamin aura l'occasion de revenir sur la perméabilité de l'ethnologie au domaine du politique dans des articles portant sur la carrière, à la fois scientifique et politique, de Paul Rivet, directeur du musée d'Ethnographie du Trocadéro, puis du Musée de l'Homme (1989a, 1989b : 110). L'entrecroisement chez Rivet du registre des valeurs et du régime de pensée, et ce, contrairement à la distinction weberienne entre la vocation de savant et la vocation d'homme politique, l'avait conduit à « se servir de l'ethnologie pour réenchanter le réel » (Jamin 1989a : 290). C'est aussi grâce à Rivet que l'ethnologie fut investie d'une fonction critique, devenant ainsi une « discipline de vigilance » contre toutes sortes de racismes – en raison, entre autres, de son ancrage muséologique qui lui conférait un « aspect ostensible, public sinon

spectaculaire» (Jamin 1989b : 110). À la fin des années 1990, lors de la réorganisation des collections du Musée de l'Homme, avec la création du pavillon des Sessions au musée du Louvre et le projet du musée des Arts et Civilisations (futur musée du quai Branly), Jean Jamin évoquera à nouveau les liens de proximité que tout musée entretient avec la sphère politique. Dans un essai au titre provocateur – « Faut-il brûler les musées d'ethnographie ? » (1998) –, il examinait les raisons cachées de la rupture entre la recherche anthropologique contemporaine et les musées ethnographiques, pour en conclure que ces derniers « [avaient] tendance à n'être plus que des "lieux de mémoire", retrouvant ainsi, par une sorte de mouvement régressif, ce pour quoi ils seraient génériquement construits : *conserver* » (*Ibid.* : 66).

“Pièges de mots et de glaces”

L'intérêt pour la collecte et la conservation des archives (Jamin & Zonabend 2001-2002) allait de pair, chez Jean Jamin, avec un regard critique et presque désabusé sur toute entreprise de sauvetage muséal et culturel guidée par l'urgence de la collecte d'objets et l'étude des pratiques sociales et culturelles. Dans les premières pages de *La Tenderie aux grives chez les Ardennais du plateau* (1979a), Jean Jamin rendait compte de l'injonction, inhérente à la démarche ethnographique, de sauver, de conserver et de porter témoignage :

« Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur cette idée d'objet-témoin, d'activité-témoin et sur les démarches qu'elle suppose ou implique, aboutissant parfois à expulser, dans le silence des vitrines ou dans celui des “réserves” de musée, ce qu'il y avait de vivant et d'étonnant avant qu'il, qu'elle ne pénétrât dans le dédale des fichiers ou des rayons [...]. Superbe revanche, diront certains ; pour d'autres, dérisoires pièges de mots et de glaces où se manifestent la manie de l'accaparement, de l'inventaire, l'archivisme et le “collectionisme” qui embarrassent (au sens propre et figuré) notre société » (*Ibid.* : 13).

Ce fut avec finesse et perspicacité que Jean Jamin entreprit de dévoiler les ressorts de l'activité ethnographique qui, par souci de reconstituer des cultures à partir d'objets, renvoyait en fin de compte à la recherche du passé et d'un modèle proche de l'archéologie. N'était-ce pas le propre de toute approche à caractère historique et, *a fortiori*, celle de l'histoire de l'anthropologie ? Toute reconstitution du passé et/ou des cultures à l'aide d'objets et de documents d'archives ne pouvait qu'accentuer l'écart entre « ce qu'il y avait de vivant », « ce qui a été mouvement et événement » (1987 : 2) et ce qui n'est plus. De même, manipuler les objets, les mettre en scène et leur donner sens dans l'espace muséal ne pouvaient que renforcer l'écart entre réalité et représentation. Tel était d'ailleurs le programme, si l'on peut

dire, assigné à *Gradhiva*, que Jean Jamin avait évoqué dans « Les chemins de la Gradiva » : « De sorte que proposer une revue consacrée à l'histoire de l'ethnologie pourrait bien tenir de la gageure, car cela ne revenait-il pas à redoubler la distance au réel et présenter, telle la vraie Gradiva, la fiction d'une démarche ou à tout le moins son idéalité plutôt que sa réalité? » (*Ibid.* : 3).

Instituto universitário de Lisboa (ISCTE/CRIA)
Departamento de Antropologia, Lisboa (Portugal)
 nelia.dias@iscte-iul.pt

RÉFÉRENCES CITÉES

Armel, Alette

1992 « L'homme du secret discret, un entretien avec Jean Jamin et Denis Hollier », *Le Magazine littéraire* 302 : 16-24.

Bondaz, Julien, Frédéric Keck & Jean Jamin

2016 « Trente ans après : choses revues. Entretien avec Jean Jamin », *Gradhiva* 24 : 206-227.

Copans, Jean & Jean Jamin, eds

1978 *Aux origines de l'anthropologie française. Les Mémoires de la Société des Observateurs de l'homme en l'an VIII*. Paris, Le Sycomore (« Les Hommes et leurs signes » 2). [2^e éd. rev. et augm. : Paris, Jean-Michel Place, 1994.]

Dias, Nélia & Jean Jamin

1991 « Origines de l'anthropologie : du début du XIX^e siècle à 1860 », in Pierre Bonte & Michel Izard, eds, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France : 537-540.

Hainard, Jacques

1984 « La revanche du conservateur », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Objets prétextes, objets manipulés*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie : 183-191.

Hollier, Denis & Jean Jamin

2017 « Avant-propos : d'un musée sans l'autre », in Denis Hollier & Jean Jamin, eds, *Leiris unlimited*. Paris, CNRS Éd. : 9-28.

Jamin, Jean

1979a *La Tenderie aux grives chez les Ardennais du plateau*. Paris, Institut d'ethnologie (« Mémoires de l'Institut d'ethnologie » 18).

1979b « Naissance de l'observation anthropologique : la Société des Observateurs de l'homme (1799-1805) », *Cahiers internationaux de sociologie* 67 : 313-335.

1982a « Objets trouvés des paradis perdus (à propos de la Mission Dakar-Djibouti) », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Collections passion*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie : 69-100.

1982b « Le syndrome chinois des Idéologues ou les débuts de la sociolinguistique », *Histoire, épistémologie, langage* 4 (1) : 83-92.

1984 « Aux origines du Musée de l'Homme : la mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti », *Cahiers ethnologiques* n. s. 5 : 7-84.

1985 « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues? », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Temps perdu, temps retrouvé. Voir les choses du passé au présent*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie : 51-74.

1986 « L'ethnographie mode d'emploi : de quelques rapports de l'ethnologie avec le malaise dans la civilisation », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Le Mal et la douleur*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie : 45-79.

1987 « Les chemins de la Gradiva », *Gradhiva* 2 : 1-6.

- 1988 « L'histoire de l'ethnologie est-elle une histoire comme les autres? », *Revue de synthèse* 3-4: 469-483.
- 1989a « Le savant et le politique: Paul Rivet (1876-1958) », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* 1 (3-4): 277-294.
- 1989b « Le musée d'ethnographie en 1930: l'ethnologie comme science et comme politique », in Georges Henri Rivière, *La Muséologie selon Georges Henri Rivière. Cours de muséologie, textes et témoignages*. Paris, Dunod: 110-121.
- 1991 « France, 1. L'anthropologie française », in Pierre Bonte & Michel Izard, eds, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France: 289-295.
- 1998 « Faut-il brûler les musées d'ethnographie? », *Gradhiva* 24: 65-69.
- 2002 « Reliquaire », in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Le Musée cannibale*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie: 289-295.
- 2004 « La règle de la boîte de conserve », *L'Homme* 170: 7-10.
- 2014 *Le Cercueil de Queequeg. Mission Dakar-Djibouti, mai 1931-février 1933*. Paris, Béroser-Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie (« Les Carnets de Béroser » 2).
- 2018 *Littérature et anthropologie*. Paris, CNRS Éd.
- Jamin, Jean & Françoise Zonabend**
2001-2002 « Archivari », *Gradhiva* 30-31: 57-65.
- Rupp-Eisenreich, Britta, ed.**
1984 *Histoires de l'anthropologie (XVI-XIX^e siècles). Colloque La pratique de l'anthropologie aujourd'hui, 19-21 novembre 1981, Sèvres*. Paris, Klincksieck (« Collection d'épistémologie » 3).
- Rupp-Eisenreich, Britta & Patrick Menget, eds**
1983 *L'Ethnographie* 90-91 (2): *L'Anthropologie. Points d'histoire*. Paris, Société d'ethnographie.

